

Un départ

Sylvain Decelles

Numéro 76, printemps 1998

Le chagrin d'amour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13718ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Decelles, S. (1998). Un départ. *Moebius*, (76), 11–14.

SYLVAIN DECELLES

Un départ

Ce matin, je me suis levée, sûre d'avoir pris la bonne décision, la décision qu'il fallait, la décision ultime, celle qui changera ma vie, le sens de mon existence, le sens de l'espoir.

Ce matin, j'ai décidé de le quitter. Mon chum, mon amant, mon homme, mon amour, je te quitte, je te quitterai ce soir, lorsque le soleil sera couché, lorsque la nuit enveloppera à pas feutrés les bruits de la ville. Je t'ai aimé, je t'ai beaucoup aimé. Je n'en peux plus, je ne peux plus, je n'en peux plus parce que je... et j'ai envie de...

C'est terminé, il faut que ça se termine. Tout doit se terminer...

Je sais, oui je sais, je laisse des choses derrière moi, des choses construites et déjà bâties, des choses en plan qui sont à construire: notre maison, nos objets, notre vie, nos vies, notre fils Alexandre, ce petit garçon innocent qui ne comprendra pas ce qui s'est passé et qui ne comprendra pas ce qui va se passer. Tant de choses. Trop de choses. Mais voilà, je tourne la page. Il faut que je parte, il le faut.

Oh, je sais, je me sens coupable, comme toujours je me sens très coupable. J'essaie de me tenir droite. On me l'a déjà dit. «Tu es tellement droite.» «Nous avons tellement confiance en toi.» «Tu es une fille merveilleuse, une femme parfaite.» Je rendais les gens heureux, ils aimaient me voir, m'accompagner, se nourrir de moi, de ce que je leur apportais. Et mon chum, mon amour, mon élu du cœur, celui qui aurait dû me rendre heureuse, celui qui aurait dû être heureux, celui qui m'avait tant apporté, celui qui aurait pu tant apporter, celui qui aurait dû être celui, était un homme comblé par ma présence, par mon esprit, par mes sourires, par mon corps, par mes étreintes.

Mais ma mère m'avait demandé, avait senti, avait cru que... il n'y a pas si longtemps; et voilà, comme ça, une curieuse question: «Es-tu heureuse, ma fille?»

Je ne lui avais pas répondu. Le silence avait accompagné mes gestes. Je regardai dehors au loin, par la fenêtre, la cour arrière. Les épinettes et les bouleaux qui ornaient le terrain semblaient frileux et endormis. Déjà, le souffle d'hiver approchait à grands pas. Le matin, la cime des montagnes était prise sous un ciel gris très bas, angoissée de givre immaculé.

Je me suis retournée vers maman, les yeux brillants, imprégnés d'une douce humidité. Je lui tendis mes bras, d'un geste convaincu. Elle me serra en silence. Je voulais ne rien lui dire, ne rien laisser paraître; mais nous sommes si proches chez nous, si proches, maman, papa, mes sœurs et moi, nous avons tant besoin de toucher, de prendre, d'êtreindre, de cajoler. Voilà, je ne pouvais rien lui cacher. Elle le savait, elle le savait depuis longtemps, depuis que mon petit homme avait commencé à grandir dans mon ventre, depuis que l'angoisse et la joie d'être mère se mêlaient au désir de concrétiser notre union, de rassurer notre entourage, nos amis, nous-mêmes, de rassurer l'enfant à venir, de me rassurer...

Et maman qui me disait:

«Une décision importante à la fois, ma fille, une à la fois... Prends ton temps.»

Et puis, j'ai rêvé qu'on pouvait s'aimer, j'ai rêvé que je pouvais l'aimer, j'ai rêvé que je serais heureuse. J'ai rêvé, rêvé, rêvé. J'ai tant rêvé.

Je le quitte; ce soir, je le quitte.

Il rentrera du travail ou d'ailleurs, il me regardera comme toujours avec grand amour, car c'est un homme merveilleux, c'est un homme si doux, si bon, si généreux et qui m'aime si fort, si tendrement, si passionnément, et il ne comprendra pas mon regard, il ne saura pas ce que j'essaie de lui dire; puis il finira peut-être par saisir ce que j'essaie de lui faire comprendre depuis nombre de mois, depuis nombre d'années.

Il pleurera, c'est sûr, il regrettera ses gestes, son comportement, ses habitudes. Il voudra me dire qu'il n'a pas fait exprès, qu'on peut faire encore... qu'il y a de l'espoir

parce que... qu'on a encore la possibilité... qu'on a Alexandre, notre petit homme, qui représente tellement pour nous et qui...

Et puis je poserai doucement mon index sur sa bouche et le silence envahira la pièce et je caresserai ses lèvres avec mon doigt. Je verrai dans son visage le tremblement, l'incertitude, la tristesse, la peur.

J'essaierai de l'étreindre en lui disant que je ne lui en veux pas, qu'il est un homme merveilleux, que si je pars, c'est que je dois partir, qu'il ne me rend pas malheureuse, mais que je ne suis pas heureuse, que je ne serai pas heureuse avec lui, que cet homme qui a tout pour plaire, qui a tout pour lui, n'arrivera jamais à me rendre heureuse, heureuse, heureuse.

Et il voudra qu'on s'assoie au sol, à même le parquet, et il voudra peut-être m'étreindre, caresser mon corps, ce corps tant caressé, ce corps qu'il connaît et reconnaît, passer ses mains chaudes le long de ma jambe comme maintes et maintes fois pour me dire que cela ne se peut pas, qu'il ne pourra pas survivre, qu'il y a encore des chances, que nous sommes intelligents, beaux, enviés, qu'il n'y a pas de malices entre nous, que nous sommes honnêtes, que nous pouvons dialoguer, communiquer, parler, que je suis la femme de sa vie, la femme qu'il aime, qu'il a toujours voulu aimer, qu'il aimera toujours.

Et puis mon doigt caressera ses lèvres pour le faire taire, pour lui faire entendre raison, pour qu'il m'écoute encore une fois, pour la dernière fois.

Je lui expliquerai, je tenterai de lui expliquer, de lui montrer nos différences, de lui dire que nous ne serons plus ensemble, plus jamais ensemble, mais qu'un trait d'union harmonieux devra exister, car Alexandre grandira, grandira dans sa candeur et son innocence.

Il ne comprendra pas tout à fait, il sera hébété quand je lui dirai que nous ne marcherons plus ensemble, que nous ne serons plus ensemble, que la vie nous a séparés.

Et je me lèverai, le laissant derrière moi, avec mon fils, notre fils de quatre ans, dont il prendra soin, le temps que je me soigne, que je soigne les blessures, mes blessures, que je panse les meurtrissures de la séparation et de la culpabilité.

Je me tournerai et je le regarderai. Tout comme avec maman, mes yeux seront en pleurs, mon regard triste et je le regarderai, cet homme que j'avais cru aimer, désirer, cet homme qui avait cru m'aimer, qui avait cru aimer cette autre femme, cette femme qui n'a jamais existé, cette femme qui habitait mon corps, mes gestes, mon regard, mes désirs, ma passion, mais qui n'a jamais habité mon âme, mon esprit, ma vie. Il me regardera... ou il ne me regardera pas. Et il ne bougera pas; la douleur de l'amour perdu, ce cancer de l'âme, rongera son être tout entier, sa vie tout entière.

Et je fermerai la porte derrière moi.